



Le Sud de Víctor Erice

Un Sud jamais atteint Pascale Thibaudeau

EN DÉPIT DE SON TITRE, le deuxième long métrage de Victor Erice se déroule entièrement dans les froides et la grisaille du nord de l'Espagne, pendant les années 1950, dans une Espagne sous le joug franquiste, dont les plaies de la guerre civile ne cessent de suinter. Adapté d'un récit d'Adelaida García Morales, le scénario comptait une seconde partie, plus solaire, qui devait se dérouler en Andalousie. Elle n'a jamais été tournée. Comme la protagoniste Estrella (Iciar Bollain, dans son premier rôle) faisant ses bagages à la fin du film, l'équipe se préparait à partir pour Séville quand le producteur, Elías Querejeta, annonça que le tournage s'arrêterait, faute de moyens. Il convainquit Erice de monter provisoirement le film avec les prises existantes pour le présenter à Cannes, s'engageant à réunir le budget nécessaire à la réalisation ultérieure de la seconde partie. En lice pour le prix du meilleur réalisateur, l'accueil au festival cannois de 1983 fut favorable, et les critiques élogieuses incitèrent le producteur à revenir sur sa promesse initiale, provoquant ainsi une brouille définitive avec le cinéaste. Bien que, pour le public, le film semble accompli avec sa fin ouverte, Erice

continue de considérer *Le Sud* comme inachevé, condamné à la mélancolie du Nord, auquel il manquera toujours la lumière de l'Andalousie. Ce n'est pas pour rien si, quarante ans plus tard, il fait voyager dans le Sud le protagoniste de *Fermer les yeux* (*Cerrar los ojos*, 2023), à la recherche d'un acteur disparu. N'a-t-il pas déclaré que « c'était une façon de revenir au Sud, comme on revient sur les lieux du crime » ?

Pas de crime néanmoins dans l'intrigue principale de ce deuxième opus, mais un suicide, celui d'Agustín (Omero Antonutti), le père d'Estrella, médecin et sourcier, personnage hermétique, la plupart du temps silencieux, en deuil de ce Sud qu'il dut quitter un jour, et d'une vie non advenue, interrompue par la guerre. Une lente ouverture en fondu et un enchaînement liminaires font converger l'annonce de sa mort et la venue au monde d'Estrella, marquant l'entrée dans le flashback qui va nous mener de l'enfance de celle-ci au suicide de celui-là, grâce à un récit rétrospectif pris en charge par la voix *off* d'une Estrella adulte qui se souvient. C'est donc, à quelques exceptions près, son point de vue qu'épouse le film ; d'abord celui d'une enfant (Sonsoles Aranguren) éperdument éprise de son père, intriguée par le mystère qui entoure son passé dans le Sud, puis d'une adolescente (Iciar Bollain) qui, après avoir découvert certaines de ses failles et de ses errances, s'éloigne de ce père autrefois adoré.

Les adultes vus par le regard de l'enfant

On retrouve, dans ce deuxième long métrage, des thèmes et motifs déployés dans le premier, *L'Esprit de la ruche* (*El espíritu de la colmena*, 1973), tel que l'exil intérieur des républicains

Compositions ténébristes d'où émergent les visages et les corps
 (Sonsoles Aranguren, Omero Antonutti) © Les Acacias

qui sont restés et se sont vus exposés à différentes formes de représailles. Réalisé après le retour de la démocratie, le propos est ici plus explicite, et l'on apprend notamment que la mère (Lola Cardona) est une ancienne institutrice à qui le régime a interdit d'exercer son métier, ou que le père d'Agustín appartenait au camp franquiste. Mais cet exil intime est surtout rendu palpable par la poétique d'Erice faite de silences, de suspension temporelle et de morcellement des espaces. Le monde s'est fracturé, et les effets de ce séisme ne cessent d'agir sur des êtres intérieurement brisés. Comme dans *L'Esprit de la ruche*, on perçoit tout cela dans les yeux d'une petite fille qui scrute l'opacité des adultes, essayant de percer les secrets qu'on lui cache. Víctor Erice sait magnifiquement filmer les enfants, capter leurs regards neufs sur un monde usé et y trouver cette vérité première que recèle parfois le cinéma. La lumineuse Sonsoles Aranguren incarne cette fillette de 8 ans et parvient à moduler une vaste gamme d'émotions pour rendre compte d'une relation père-fille où, peu à peu, les attentes de l'une se heurtent à la désertion de l'autre.

Filmer le séparé

La séparation est le motif structurant du film, celle qui oppose le Nord et le Sud bien entendu, cette Arcadie rêvée où il ne pleut jamais, qui se double d'un hiatus entre le bonheur passé et le présent. Celle qui divise Agustín et sa famille andalouse, les vainqueurs et les vaincus, et ostracise ces derniers. En témoigne la maison isolée où vivent Estrella et ses parents, au bord d'une route nommée « la frontière », à l'écart de toute forme de sociabilité. Enfin, celle qui graduellement s'installe au sein du couple, écarte silencieusement Estrella de son père,

et creuse chez Agustín le gouffre qui l'emportera. Des images cinématographiques ressuscitant les fantômes du passé vont rouvrir en lui une brèche et le désir vain de renouer avec une autre vie, avant qu'il n'abandonne tout espoir d'échapper à l'immobilité du présent et qu'il renonce même à ses pouvoirs de radiesthésiste. En cessant d'utiliser son pendule, il se sépare à la fois de lui-même et de sa fille avec laquelle il partageait ses savoirs.

La photographie picturale de José Luis Alcaine joue à son tour de la séparation entre l'ombre et la lumière, dans de sublimes compositions ténébreuses d'où émergent les visages et les corps, révélant le fond d'obscurité d'où naît le film. La lumière découvre ce qu'elle éclaire, mais l'ombre manifeste l'existence de quelque chose de caché, la présence d'un invisible à sonder. Ainsi l'irruption lente de la lumière, au début du film et dans plusieurs séquences, évoque-t-elle une brume qui se dissipe pour faire apparaître un souvenir dans la nuit du passé, la voix off d'Estrella étant une « voix qui voit » pour reprendre la belle expression de Michel Chion. Dans ce travail de la mémoire, les fondus au noir ne sont pas une simple ponctuation, ils matérialisent la fragmentation des souvenirs qui reviennent par bribes, auxquelles seule une mise en récit peut conférer une forme de continuité. Un récit qui, dans le premier plan, semble émerger de la boîte dont Estrella extrait le pendule que son père a laissé sous son oreiller...

La nuit est aussi celle du secret qui recouvre le passé d'Agustín et qu'Estrella n'aura de cesse de découvrir, fouillant dans le bureau de son père, interrogeant sa mère et Milagros (Rafaela Aparicio), la joyeuse nourrice d'Agustín qui accompagne la grand-mère d'Estrella (une bourgeoise hautaine interprétée par Germaine Montero) pour assister à sa première communion. En provenance du Sud fantasmé, Milagros apporte, avec sa chaleur et son exubérance, quelques informations à Estrella, mais c'est le cinéma qui lui permettra de soulever un pan du voile tout en y trouvant de nouvelles énigmes. Dans l'œuvre d'Erice, la salle de cinéma, avec les fictions qu'elle abrite, est le lieu originare par excellence, à la fois celui de l'occultation et de la révélation, ce « trou noir dans la trame de la réalité par lequel est absorbée toute l'innocence du monde » observe-t-il dans *La Morte rouge* (2006). Dans le film projeté au cinéma Arcadia a lieu un meurtre de fiction dont les déflagrations se feront pourtant ressentir bien au-delà de l'écran. ■

Reprise en salle le 7 janvier 2026

El sur

Espagne (1983) 1 h 34. Réal. : Víctor Erice. Dir. photo : José Luis Alcaine. Mont. : Pablo del Amo. Int. : Sonsoles Aranguren (*Estrella à 8 ans*), Omero Antonutti (*Agustín Arenas*), Iciar Bollain (*Estrella à 15 ans*), Lola Cardona (*Julia*). Dist. fr. (reprise) : Les Acacias.



Une adolescente (Iciar Bollain) qui s'éloigne d'un père autrefois adoré

© Les Acacias